

INCROYABLES EVASIONS

FRANCK SÉNATEUR



l
m
d
l

INCROYABLES
ÉVASIONS

Franck Sénateur

INCROYABLES ÉVASIONS

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-35887-092-4, version papier
ISBN 978-2-35887-454-0, fichier PDF
ISBN 978-2-35887-455-7, epub

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Prison : endroit d'où l'on doit s'évader... ».

MICHEL VAUJOUR

« Autant qu'on sache, la loi punit un homme pour ce qu'il a fait. mais jamais pour ce qu'il est. Encore moins pour ce qu'il serait éventuellement, encore moins pour ce qu'on soupçonne qu'il pourrait être ou devenir. Et voilà que maintenant, la justice pénale, de plus en plus, s'intéresse aux gens « dangereux » ; elle fait de la dangerosité une catégorie, sinon punissable, du moins susceptible de modifier la punition...
Si la prison crée le danger, il est juste de vouloir y échapper. C'est indispensable, en tout cas, si on ne veut pas soi-même devenir dangereux. Nul ne doit se faire le complice de ceux qui l'exposent à devenir dangereux. L'évasion dans ce cas, est un devoir... »

MICHEL FOUCAULT

Préambule

Aux origines de la vie en société, la violation des règles sociales était punie par le bannissement du clan. Cela équivalait en général à la mort. Les romains gardèrent le concept dans leur droit pénal, c'était le fameux « Exilium » qui expédiait les bannis vers les lointaines colonies de l'empire. Puis vint le temps des châtiments corporels. Bastonnade, amputations, démembrements, flétrissure... on expiait bien que dans la souffrance. Par l'Ordalie, la religion prenait les rênes de la justice, les coupables subissaient leur peine au grand jour, sous le regard de Dieu et des hommes. La prison n'était alors qu'un lieu de passage, plus ou moins bref, avant l'exécution de la sentence publique.

En évoluant vers la conscience d'un respect des droits nouveaux accordés aux hommes, les choses se sont inversées et après la mort, la privation de liberté devint la punition suprême. On se débarrassait désormais des auteurs de trouble, des transgresseurs de la morale, en les enfermant derrière de hauts murs, ou en les expédiant aux antipodes, ce qui revenait au même, on les voyait plus... De moyen, la prison était devenue finalité.

Alors on enferma. À tour de bras. Partout dans le monde les hommes construisirent des geôles. Des petites, des grandes, des carrées, des rondes, des insulaires... Les colonisateurs modernes apportèrent leur « savoir-faire » jusque dans les contrées les plus reculées. Puis ils partirent et les locaux se réapproprièrent ces symboles de justice et d'autorité, malgré leur état de délabrement.

Aujourd'hui, il n'est nul endroit dans le monde où les prisons ne soient pleines, surchargées, prêtes à implorer. Afrique, Amériques, Asie, Europe, sur tous les continents on enferme, toujours au nom de la sécurité collective et du progrès social, souvent dans des conditions d'incarcération déplorables, indignes. Et dans toutes ces prisons, des hommes n'entretiennent qu'un seul espoir : s'évader ! Perpétuel jeu du chat et de la souris, ou celui qui gagne est celui qui reprend sa liberté, même si elle est illusoire...

Les histoires qui suivent, loin d'être un « éloge de la fuite », sont simplement celles de ces insurgés. Après avoir observé, patienté, préparé, pendant des mois, des années parfois, ils l'ont réalisé, atteignant enfin leur but. En reprenant les commandes de leur vie, ils sont ainsi passés du monde de ceux qui subissent, à celui de ceux qui agissent et leurs histoires par effet de miroir, nous renvoient à la fatidique question : Et nous, à leur place, qu'aurions nous fait ?

Des putschs à la turque...

Dans les années soixante-dix, un vent de liberté souffle partout sur la planète. Les hommes croient en un monde meilleur. Des idées nouvelles circulent, mélange d'utopie et d'espoir pour le bien-être de l'humanité. Mais ceux qui gouvernent le monde, même dans les vieilles démocraties, n'aiment pas le vent : trop incontrôlable et indépendant. Face à cet élan humaniste les régimes se durcissent. Les dictatures militaires ont encore de beaux jours devant elles. En Espagne, au Portugal, en Grèce et une fois de plus en Turquie...

L'ancien empire Ottoman avait déjà connu deux coups d'État militaires¹. De grands mouvements regroupant ouvriers et intellectuels étaient nés de cette répression et des violations des droits de l'homme qui en étaient résultées. Rapidement ils s'étaient orientés sur la voie révolutionnaire, plus radicale et plus à même de combattre l'oppression politique et économique. La « FKF », fédération de clubs d'idées antifasciste et anti-impérialiste, allait laisser la place à une véritable

1. Le premier le 27 mai 1960, puis le second le 12 mars 1971.

organisation de lutte armée : la THKO, l'armée de libération du peuple de Turquie.

En mai 1968, les étudiants et intellectuels Turcs ont entendu parler des événements de Paris, ils se sont enflammés par l'espoir qu'apportait à tous, le pays de la première « grande révolution ». Mais ils ont vite déchanté lorsque l'ordre capitaliste a repris les rênes du pouvoir. Déçus, c'est vers l'idéologie du Parti communiste chinois qu'ils se tournent alors. Mao Tse Toung est le nouveau modèle, et sa révolution culturelle, la méthode à suivre. Ils sont déterminés à combattre jusqu'au bout pour leurs idées, comme les guérilleros sud-américains ou vietnamiens.

En 1971 le THKP-C, Front Populaire de Libération de la Turquie, fondé par Mahir Cayan, est résolument tourné vers l'action et ses membres attaquent plusieurs grandes entreprises américaines, symboles de cet impérialisme qui asservit leur pays. Ce sont ensuite les consulats américains et anglais qui sont pris pour cible. Et même une base militaire. Les autorités turques, appuyées par la CIA, lancent contre eux une vaste offensive, et le 30 mars 1972, Mahir Cayan et une partie de ses camarades sont tués dans ce qui ressemble à une véritable opération de guerre.

Mais l'idéologie est toujours vivante, le mouvement renaît sous la forme d'une nouvelle entité, le MLSPB¹, qui recommence de plus belle les actions de guérilla.

Hakan est un tout jeune étudiant en littérature. Il est

1. « Union de Propagande Marxiste-Léniniste Armée ».

petit et mince, un aspect juvénile, mais il a cet idéal de libération de son pays ancré au plus profond et une solide dose de détermination. Il est de tous les coups de main. Pas question de tolérer davantage cette dépendance aux États-Unis qui va d'autant plus se renforcer avec l'indépendance de l'Iran et l'entrée des Soviétiques en Afghanistan...

En septembre 1979, il est arrêté chez lui à Adana avec deux autres camarades de combat, sur la dénonciation d'un membre de l'organisation tombé entre les mains des autorités quelques jours plus tôt. Les policiers n'ont aucune preuve contre lui et ils vont s'acharner, quinze jours durant, pour lui faire avouer sa participation dans différentes actions armées. Et ses bourreaux ne lésinent pas sur les moyens. D'abord la « Falaka ». On allonge le torturé sur le dos, pieds attachés et les tortionnaires frappent violemment sur ses talons avec matraques ou bâtons. Vient ensuite le « Filistin askisi » où il est pendu par les mains, les yeux bandés, pendant des heures. Puis les classiques décharges électriques sur toutes les parties du corps en privilégiant les plus sensibles. Il est aussi roué de coups de sacs de sable. En vain, il ne parle pas. Pas plus lors de la confrontation avec son accusateur. Au bout de ces deux semaines, il est finalement livré aux militaires. Eux aussi aimeraient bien lui faire avouer des actions jugées comme terroristes. Ils n'obtiendront rien de plus que les policiers.

Le juge militaire qui instruit son dossier lui montre un mur et lui crie : « Vous allez tous être rassemblés là et fusillés, bande d'ordures ! »

Toujours sans preuves et sans aveux, Hakan est alors envoyé à la prison locale¹. C'est une vieille prison de type «H», qui n'a pas la réputation d'être un endroit hautement sécurisé : les forces de sécurité ont dû être envoyées à plusieurs reprises pour contrôler des révoltes internes. Avec ses camarades de combat, la solidarité est très forte, ils savent que le temps ne joue pas en leur faveur, alors ils se mettent immédiatement à l'ouvrage : un tunnel est commencé à la hâte. Au bout de quelques mois, alors que les travaux avancent bien, l'entreprise est soudain mise à jour. Sans doute une dénonciation. Passage à tabac, tortures, ils retrouvent la routine des interrogatoires «à la turque».

Après quelques semaines, Hakan est transféré à Gercus, situé plus à l'est, près des frontières de Syrie et d'Iran. C'est une minuscule prison, isolée y compris administrativement. Il sent qu'il a une chance à saisir. En se glissant à travers les barreaux des w.-c., il pourrait atteindre une rangée d'arbres située à une cinquantaine de mètres seulement, et de là disparaître. C'est compter sans l'expérience d'un vieux gardien insomniaque. À deux heures du matin, alors qu'il s'est fafilé hors des murs, il est saisi par le col...

Le jeune homme atterrit à la prison de type «E» de Mardin. Toujours dans le sud, loin de tout, au milieu des montagnes à près de deux mille mètres d'altitude.

1. C'est de cette même prison, que s'évadera quelques années plus tard le réalisateur Ylmaz Güney qui obtiendra en 1982 la palme d'or à Cannes, pour son film «Yol».

Les détenus sont en grande majorité des Kurdes, qui revendiquent l'autonomie ou l'indépendance, et des droits communs. Il y a très peu de politiques et de révolutionnaires comme Hakan. Le jour de son arrivée coïncide avec celui des visites. Il règne une joyeuse pagaille dans la cour de la prison alors envahie par les familles des détenus. Une idée germe spontanément en lui, si simple qu'elle en est géniale : personne ne le connaît puisqu'il vient d'arriver et au moment du départ, tout naturellement, il se glisse parmi les visiteurs et se dirige vers la sortie...

Mêlé au groupe, il passe devant les gardiens qui ignorent royalement sa présence, déjà les premières familles sortent de l'enceinte gardée, lorsqu'un cri retentit derrière lui : « Et toi, tu vas où, comme ça ? ». Il ignore la remarque et continue, les yeux sur le sol, jusqu'à ce que deux gardiens le saisissent par le bras, l'obligeant à s'arrêter. C'est un vieux prisonnier, passé au service de l'administration pour ses qualités de guetteur et mouchard attitré, qui l'a repéré *in extremis*. Dommage, cela aurait été trop beau...

Le jeune militant va croupir deux ans dans les différentes prisons du pays, mais ni sa foi ni sa détermination ne sont entamées. Une nouvelle évasion se prépare... Ils sont encore sept du groupe initial, et c'est ensemble qu'ils ont décidé de partir.

L'électricien de la prison est un prisonnier qui bénéficie d'un régime de semi-liberté. Sa sensibilité politique le porte plutôt vers les militants de gauche que vers les militaires. Et puis il n'est pas contre le fait de gagner

un peu d'argent... C'est autour de lui que le projet va s'organiser. Le jour J il devra couper l'électricité et le groupe d'hommes franchira les différentes grilles rendues inefficaces, jusqu'à la dernière porte qu'il leur ouvrira. Une fois dehors, des complices les attendront avec deux véhicules et ils n'auront plus qu'à filer.

Petit à petit les choses se mettent en place. La grille d'aération de la grande cellule collective, maintenant surpeuplée de politiques, est discrètement découpée, l'itinéraire bien repéré ; les sept hommes n'attendent plus que le signal de l'ouvrier complice.

Le temps passe et petit à petit, le comportement de ce dernier commence à changer. Face à la responsabilité qui lui incombe, la peur doucement le gagne. Lui d'habitude jovial, devient taciturne, il sursaute pour un rien, ne regarde plus les gardiens dans les yeux... cela finit par éveiller la curiosité de l'un d'entre eux, plus méfiant de nature. Un seul interrogatoire musclé va suffire à le faire avouer : il dévoile tout le plan en prétextant avoir été menacé de mort par les sept détenus en cas de non-collaboration. Les surveillants décident alors de leur tendre un piège. Un flagrant délit d'évasion permettra de se débarrasser de ces « gauchistes » en toute impunité.

Le jour arrive enfin où l'électricien donne le signal tant attendu. Hakan et ses amis peuvent prévenir leurs complices à l'extérieur. Songeant à la perspective de la liberté, ils sont bien loin de se douter de ce qui les attend.

La nuit, lorsque tout est calme, ils retirent la grille d'aération et glissent en silence hors de leur cellule. Une

première porte est ouverte, ils se faufilent prudemment dans un long corridor, franchissent une nouvelle grille. Ils y sont presque, lorsque brutalement ils se trouvent nez à nez avec les gardiens en armes qui les attendent en embuscade. C'est la stupeur. Aux injonctions de se rendre, ils répondent en s'enfuyant comme une volée de moineaux. Les armes des gardiens crépitent sèchement. Deux fuyards sont blessés.

Hakan arrive à échapper aux balles et court vers les cuisines. Au-dessus de sa tête les tuyaux du chauffage central serpentent à quelques centimètres du plafond. Avec l'aide d'un autre détenu, il arrive à s'accrocher aux tubes d'acier. Un rétablissement effectué avec la rage de survivre, et le voilà hissé entre le plafond et la tuyauterie, dissimulé tant bien que mal aux yeux de ses poursuivants. Au-dessous de lui c'est la débandade, les surveillants déchaînés vont et viennent en vociférant des insultes. Impuissant, il va assister à l'arrestation d'un de ses camarades, battu à coups de barre de fer et qui décédera quelques jours plus tard à l'hôpital. Il ne peut qu'attendre en silence, le temps de réfléchir à une solution.

Alors que le calme revient progressivement, il remarque avec horreur un détail sur le sol : une petite flaque de sang s'est formée sur le carrelage sale, alimentée goutte à goutte par une blessure à son bras, que dans la panique, il n'avait pas ressentie. La fin de l'aventure n'est plus désormais qu'une question de minutes...

Après avoir été arrêté et sommairement soigné, le jeune homme va être envoyé à Sinop, près de la Mer

Noire. L'établissement pénitentiaire, ouvert en 1887, est situé au cœur même d'une très ancienne forteresse qui protégeait la ville depuis ses origines. Des murs de dix-huit mètres de haut et de trois de large, sur lesquels circulent des gardiens armés découragent toute velléité d'évasion... Les prisonniers la surnomment « la dernière station » tant les évasions y sont impossibles. Il va y passer plus de deux ans à l'isolement, dans des conditions particulièrement pénibles. En particulier ses trois premiers mois, passés dans les cachots obscurs et détrempés baptisés « karadag »¹, sinistre lieu situé sous le niveau de la mer, où le seul fait de marcher fait ressortir l'eau du sol.

C'est là qu'il apprend le nouveau putsch de l'armée. Le 12 septembre 1980, le général Kenan Evren renverse le gouvernement et prend le pouvoir par la force. L'assemblée nationale est dissoute, les partis politiques et les syndicats sont immédiatement interdits. Une vague d'arrestations sans précédent² intervient, la répression s'intensifie.

En 1984, il est ramené à Ankara avec des dizaines d'autres militants de différentes organisations politiques opposantes à la junte, pour être définitivement jugé par un tribunal d'exception.

Le procès est expéditif. Les avocats commis d'office

1. Littéralement : la montagne noire.

2. Les chiffres font état de 650 000 arrestations, de 230 000 jugements par des tribunaux militaires d'exception, dont 7 000 dans lesquels la peine de mort est requise.

bafouillent de vagues plaidoiries de principe, face aux juges militaires qui ont déjà tranché. C'est à un simulacre de justice que l'on assiste tant les droits essentiels des prévenus sont bafoués. Au bout de quelques jours, il écoute impassible sa condamnation : la peine de mort. Pour lui et trois autres amis. N'importe qui s'effondrerait à cette annonce, pas eux. À cet instant, me dira-t-il plus tard, j'ai pensé à une phrase du Che : « Peu importe où nous surprendra la mort. Qu'elle soit la bienvenue pourvu que notre appel soit entendu, qu'une autre main se tende pour empoigner nos armes et que d'autres hommes se lèvent... »

Selon la procédure turque, le dossier doit maintenant partir au sénat qui ratifiera la condamnation de la cour martiale et ordonnera son exécution¹.

Vu la conjoncture politique, les pouvoirs des organismes exécutifs ont été bien mis à mal, c'est un sursis pour le jeune militant, mais de combien de temps ?

En attendant, il est ramené à la prison d'Adana. Condamné à un isolement rigoureux et constant, destiné à le briser psychologiquement, il va rester seul, sans adresser la parole à qui que ce soit, pendant quatre années.

Il occupe une cellule blanche de deux mètres sur trois insonorisée et éclairée vingt-quatre heures sur vingt-quatre. On lui passe ses repas par une trappe, afin de limiter au maximum ses contacts avec l'extérieur de ce véritable tombeau. De quoi devenir fou. Pourtant le jeune

1. Cinquante quatre membres d'organisations politiques seront exécutés par pendaison en Turquie durant ces années de répression...

homme va résister et ne cédera jamais à la tentation du suicide ou d'aveux attendus, synonymes de retour à une vie sociale parmi les autres détenus. Il chante, se récite du Montherlant : « Il n'y a pas plus stupide et drôle que la complainte d'un croyant car il a commencé la bataille avec son propre désir et sachant ce qui lui arriverait ».

Pour meubler sa solitude, il lit aussi. Ses deux livres de chevet sont *Papillon* de Charrière et *Crimes et Châtiments* de Dostoïevski. Il y puise tout son espoir...

À la fin de l'année 1987, de nouvelles dégradations de ses conditions d'enfermement l'amènent à entamer une grève de la faim¹. Le bras de fer avec les autorités va durer presque un mois. Une éternité... Mais au bout du compte, il va se solder par une négociation. Le jeune militant effroyablement affaibli physiquement a gagné. Au début de l'année 1988 il est déplacé dans une nouvelle prison, à Kirsehir, au centre du pays, où il va retrouver ses camarades. C'est la fin d'un cauchemar.

Les grandes cellules collectives sont bondées de détenus politiques, jugés ou pas, qui s'efforcent de résister aux multiples humiliations et agressions dont ils sont la cible privilégiée des gardiens. Les conditions d'hygiène sont épouvantables, il n'y a que trois w.-c., à la turque, dans un petit local mal isolé. C'est en manquant de passer à travers le plancher avec les repose-pieds en faïence

1. Plusieurs grèves de la faim ont été suivies dans les différentes prisons turques à partir de 1983, faisant au moins vingt morts jusqu'aux années 1990. De nombreux mouvements collectifs ont suivi depuis.

et tomber dans la fosse puante, qu'un des hommes va avoir l'idée du tunnel...

Rapidement le groupe s'organise. Le sol est gratté, le bloc sanitaire retiré et comme prévu, dessous se dessine une cavité, créée par l'humidité et le temps. Prudemment, les évacuations sont enjambées et le fond est sondé : il est meuble... L'idée fait son chemin. À l'aide des barreaux de lit métalliques démontés et utilisés comme des barres à mine, une vaste opération de perçage va alors être entreprise.

Ils sont dix-huit à faire partie du projet, unis, dans l'adversité comme dans l'espoir. Tous lourdement condamnés, ils savent que le temps travaille pour eux et même les condamnés à mort comme Hakan, engagés dans des procédures judiciaires complexes, disposent d'un certain délai.

Rapidement le chantier s'organise. Des équipes se succèdent au creusage, tandis que d'autres occupent les lieux pour prévenir toute dénonciation. À partir de ce jour, un des trois emplacements va être presque constamment occupé...

Dans la réalisation d'un tunnel, il y a généralement deux grosses difficultés : le percement lui-même et l'évacuation des gravats. Dans ce cas précis, le creusement s'effectuait assez facilement, du moins au début. Restait à régler la question des débris. C'est le hasard, ou la chance, qui apporta au petit groupe une solution inespérée : le tout à l'égout de la prison était situé dans une sorte de vide sanitaire, utilisé pour l'entretien des conduites ou en cas d'intervention... Hakan et ses amis lui ont désormais

